

# La Famille de Courten et l'Empire hispanique :

Juan Amador de Courten,  
ingénieur militaire,  
chevalier de Santiago (1696-1745)

Janine FAYARD DUCHÊNE

*En hommage à Monsieur Didier OZANAM,  
ancien directeur de la Casa de Velázquez à Madrid<sup>1</sup>*

Notre propos n'est pas de nous étendre longuement sur le service étranger helvétique en Espagne, étudié, notamment, par Jacques Schalbetter<sup>2</sup> et Pierre Bioley<sup>3</sup>, ni sur l'histoire de la famille de Courten, bien connue grâce à la compilation d'Eugène de Courten. Ecrite à l'aide des archives privées de la famille, dont

<sup>1</sup> En 1979, l'arrivée, à Madrid, à la tête de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques - Casa de Velázquez de Monsieur Didier Ozanam, qui la dirigea jusqu'en 1988, permit au projet, mis sur pied dès 1976-1977 avec les chercheurs hispanistes de son séminaire de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris, de prendre son essor. Il s'agissait de créer un fichier prosopographique regroupant l'ensemble des élites espagnoles du XVIII<sup>e</sup> siècle. Grâce à l'appui financier des gouvernements espagnol et français, à la collaboration de la Casa de Velázquez avec Pere Molas et ses collaborateurs de l'université de Barcelone, dont Maria Angeles Pérez Samper, une équipe franco-espagnole d'une dizaine de chercheurs, tous amis, se mit au travail aux archives de Simancas (qu'ils me pardonnent de ne pas les citer tous ici). J'en assumai la responsabilité sur le terrain pendant les premières années, mais, en 1982, lors de mon installation en Valais, je quittai l'entreprise. Elle prit de l'ampleur et, quelques années plus tard, M. Didier Ozanam, le responsable français, ayant passé le flambeau, elle devint le groupe de recherches «Personal administrativo y político de España», dirigé conjointement par Jean-Pierre Dedieu, chercheur à la Maison des Pays Ibériques de l'université de Bordeaux, et Maria Victoria López-Cordon, professeur à l'université Complutense de Madrid. Un fichier informatique fut constitué : en 1994, il comprenait 23 000 personnes. Plusieurs symposiums (Madrid en 1981, Oñate en 1991, Grenade en 1994, Bordeaux en 1998) ont donné lieu à des publications dont le thème récurrent est une réflexion sur les réseaux familiaux et les pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime. En outre, des publications thématiques virent parallèlement le jour, notamment sur les diplomates (étude de D. Ozanam) et sur les intendants, œuvre de F. Abbad et de D. Ozanam ; ce dernier prépare actuellement, en collaboration avec R. Quatrefages, un ouvrage sur les capitaines généraux, parmi lesquels on retrouvera un Courten. C'est l'accès au fichier prosopographique, dont j'ai rédigé les premiers éléments aux archives de Simancas il y a plus de vingt-cinq ans, qui m'a permis de mieux connaître les carrières espagnoles des membres de la famille de Courten.

<sup>2</sup> Jacques SCHALBETTER, «Le régiment valaisan au service de l'Espagne 1796-1808» dans *Annales valaisannes*, 1969, pp. 283-369.

<sup>3</sup> Pierre BIOLEY, «Au service de l'Espagne. Notes sur le régiment de Courten de Preux (1796-1808)», dans *Annales valaisannes*, 1921, pp. 124-140.

une partie a disparu, elle sert, dans certains cas, de source aux historiens. Publiée à Metz en 1885, elle retrace, après une très courte introduction historique, dans une première partie, la généalogie de la famille, puis, dans une seconde, les services militaires accomplis par ses membres<sup>4</sup>. Notre objectif, beaucoup plus modeste, est de porter un coup de projecteur sur la branche dite «espagnole» de la famille, et en particulier sur celui qui en est à l'origine, Juan Amador de Courten, si mal cerné par l'historiographie, tant espagnole que valaisanne.

## 1. La monarchie espagnole et le service étranger helvétique

Les Suisses s'étaient rendus célèbres dans toute l'Europe à la fin du Moyen Âge par leurs victoires sur le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Aussi furent-ils très recherchés comme mercenaires par les deux grandes puissances de l'époque, la France et l'Espagne. Le chroniqueur des Rois Catholiques Hernando del Pulgar se fait l'écho de la pensée des souverains en vantant les mérites des soldats helvétiques: «Entrèrent au service de la reine et du roi des gens appelés Suisses, originaires du royaume de Suecia qui est dans la Haute-Allemagne. Ce sont des hommes belliqueux qui combattent à pied et ont pris la résolution de ne jamais montrer le dos à l'ennemi. C'est pourquoi ils ne portent d'armure défensive que sur le devant... avec cela ils sont plus légers dans la bataille.»<sup>5</sup>

Philippe II, embourbé dans la révolte des Pays-Bas, chercha des mercenaires en Suisse et, en 1574, les cantons d'Uri, d'Unterwald et de Zoug lui accordèrent la levée d'un régiment, qui fut rapidement licencié, après le différend qui s'éleva entre le gouverneur général des Pays-Bas, Don Luis de Requesens, et le capitaine uranais Walter von Roll, peu pressé de combattre dans un conflit qui n'était, en fait, qu'une guerre civile<sup>6</sup>. Ce conflit révéla tout l'intérêt stratégique de la Suisse, passage obligé pour les troupes allant du duché de Milan aux Pays-Bas. Dans sa lutte contre le roi de France, le monarque espagnol avait le plus grand intérêt à obtenir l'alliance des Cantons catholiques et des Liges grises. L'action d'Alfonso Casati, qu'il envoya en Suisse à partir de 1594, fut déterminante, à la fois pour permettre le passage des troupes par les cols alpins et pour recruter des mercenaires. Casati sut mettre à profit les sympathies pour le «spanische Partei», ou «partido español»<sup>7</sup>, de quelques puissantes familles de Lucerne, d'Unterwald et d'Uri, qui permirent la levée de régiments (Beroldingen, Hertenstein, Lussy) pour lutter contre Henri IV<sup>8</sup>.

<sup>4</sup> Eugène DE COURTEN, *Famille de Courten: Généalogie et services militaires*, Metz, 1885, XIV-258 p.

<sup>5</sup> Cité par SCHALBETTER, *op. cit.* p. 286.

<sup>6</sup> B  at Emmanuel MAY DE ROMAINMÔTIER, *Histoire militaire de la Suisse et celle des Suisses dans les différents (sic) services de l'Europe*, Lausanne, 1788, t. 7, p. 166.

<sup>7</sup> Le parti espagnol était très influent    Lucerne: «In Luzern gehörten die Fleckenstein zu den zuverlässigsten Stützen der «spanischen Partei». Zur Zeit des Allianzabschlusses von 1587 war Schultheiss Heinrich Fleckenstein der «eigentliche Vertrauensmann» Spaniens. Nach seinem Tod im Jahr 1589 f  llten nacheinander sein Sohn Heinrich und Grossneffe Aegidius (Gilg) Fleckenstein, beide Kleinr  te, Heinrich Oberst, Aegidius Hauptmann in spanisch-mail  ndischem Dienst, die Lücke aus. Auch die Pfyffer waren nach dem im Jahr 1594 eingetretenen Tod Ludwig Pfyffers, des «Schweizer Königs», in der spanischen Partei mehrfach vertreten: mit dessen Bruder Jost (1531-1610), Schultheiss in regelm  sigem Wechsel und «principal servidor» des Königs von Spanien, mit dem Kleinrat Leodegar (1552-1627), Sohn Ludwigs, und mit Rudolf Pfyffer, Hauptmann der herzoglich-lothringischen Leibwache. Rudolf BOLZERN, *op. cit.*, p. 68.

<sup>8</sup> BOLZERN, *op. cit.*, notamment pp. 118, 124, 130, 132, 135, 137, 141, 143.

De nombreuses levées eurent lieu tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, mais la présence de régiments suisses au service de l'Espagne ne fut cependant pas permanente avant le siècle suivant<sup>9</sup>. A partir de 1749, on rencontre quatre régiments au service capitulé espagnol : le premier, sous le commandement du colonel Buch de Soleure, né de la fusion de deux régiments créés quinze ans plus tôt, les trois autres levés en 1743<sup>10</sup>. Deux de ces derniers – le «Vieux Reding», levé par Charles Joseph Reding de Biberegg, le «Jeune Reding» levé par Charles Reding de Biberegg<sup>11</sup> – appartenaient au canton de Schwyz et comprenaient, chacun, une compagnie valaisanne, alors que le troisième avait été recruté, au nom du prince évêque de Saint-Gall, par Georges Dunant<sup>12</sup>.

Avant même que le décret de l'Assemblée Nationale du 20 août 1792 eût mis fin au service capitulé avec le roi de France, le roi d'Espagne, Charles IV, envisagea de récupérer à son service une partie des régiments menacés de licenciement, afin d'empêcher la Révolution française de renforcer ses armées en recrutant des soldats suisses. Il chargea son envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès des cantons helvétiques, le maréchal de camp Don José de Caamaño y Gayoso<sup>13</sup>, de leur proposer un projet de capitulation, dont un exemplaire, daté de Lucerne le 30 juin 1792, fut envoyé aux autorités valaisannes. Il fallut plus de trois ans pour qu'une capitulation fût signée à Lucerne, le 8 octobre 1795, entre Caamaño et les trois officiers mandatés par le gouvernement valaisan. Elle devait durer trente ans et assurer le recrutement d'un régiment composé uniquement de Suisses et d'Allemands regroupés en deux bataillons de quatre compagnies, soit près de 2000 hommes. Les places d'officiers étaient réservées exclusivement aux ressortissants valaisans. Deux des chevilles ouvrières de cet accord appartenaient à la famille de Courten.

Schalbetter porte un jugement très critique sur les capitulations de 1795 : «L'Etat n'avait rien à espérer d'un traité avec l'Espagne, qui ne parlait pas de pensions et encore moins de privilèges commerciaux, mais qui allait obligatoirement soulever les vives protestations de la France.»<sup>14</sup> En effet, la tourmente napoléonienne qui s'abattit sur l'Espagne en 1808 mit le Valais en position très délicate, et ses ressortissants engagés au service étranger se retrouvèrent dans des camps opposés. Nous le verrons à propos de la bataille de Bailen. Pensons aussi aux individus ballottés entre la France et l'Espagne, et en particulier à Joseph Maurice Eugène Alphonse de Courten, qui, en quelques mois, combattit à la fois pour les Français et pour les Espagnols, comme ses états de services le révèlent : «Il a fait la campagne de 1808 en Andalousie sous le comte Dupont, s'est trouvé à la bataille de Bailen le 19 juillet. Fait prisonnier de guerre, relâché par les Espagnols, il fut dirigé sur Madrid, où il concourut à la défense (sic) de cette place et eut la jambe gauche cassée par un éclat d'obus, le 3 X 1808. Fait prisonnier de guerre le

<sup>9</sup> Voir les différentes levées de régiments espagnols, de 1574 à 1743, dans l'ouvrage de MAY DE ROMAINMÔTIER, *op. cit.*, t. 7. D'après cet auteur, en 1748, grâce à ces régiments, le roi d'Espagne aurait eu à son service jusqu'à 13600 hommes (p. 202).

<sup>10</sup> SCHALBETTER, *op. cit.*, p. 286.

<sup>11</sup> Ils n'appartenaient pas à la même branche de la célèbre famille Reding de Biberegg. Voir *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Neuchâtel, t. 5, 1930, p. 408.

<sup>12</sup> MAY DE ROMAINMÔTIER, *op. cit.*, pp. 230-233.

<sup>13</sup> Chevalier de Santiago, militaire de carrière, il représenta l'Espagne auprès des Cantons suisses, presque sans interruption de 1791 à 1811. Voir Didier OZANAM, *Les diplomates espagnols du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Madrid-Bordeaux, 1998, pp. 200-201.

<sup>14</sup> SCHALBETTER, *op. cit.*, p. 350.

4 décembre par l'armée française, conduit en France et relâché sur parole en février 1809.»<sup>15</sup>

Pour Schalbetter, la conclusion s'impose: «Le service d'Espagne n'avait été d'aucun secours pour le Valais et ne lui avait rapporté que des sommes bien insuffisantes pour réparer les déprédations françaises de 1798 et 1799. A défaut d'argent, il n'avait même pas apporté la gloire et la renommée aux armes valaisannes et, pour beaucoup, Bailen avait terni les lauriers glanés sur les champs de bataille du XVIII<sup>e</sup> siècle.»<sup>16</sup> Il reconnaît seulement que quelques familles y trouvèrent leur compte, et les Courten, à qui le service étranger espagnol, – à défaut d'apporter des titres de noblesse, en échange du sang versé, comme l'avait fait le service de France<sup>17</sup> –, avait garanti soldes et décorations, furent de ce nombre.

Rappelons brièvement les origines de la famille de Courten, dont le berceau serait la ville lombarde de Cantù. A l'instar des Stockalper, les Curti ou Curto, devenus Curten puis Courten, s'étaient enrichis dans le fructueux commerce du Simplon<sup>18</sup> et installés à Brigue, sur le versant valaisan du célèbre col alpin. Dès 1432, l'un d'eux, Antoine, occupa la plus haute charge de l'Etat du Valais épiscopal en devenant grand bailli. La famille se fixa ensuite à Sierre, dans la Noble Contrée. Elle compta parmi les siens un second grand bailli, Jean Antoine (voir tableau généalogique II), qui exerça ses fonctions de 1687 à 1689, puis un troisième, Eugène, le propre fils du précédent, de 1721 à 1729<sup>19</sup>.

L'histoire des Courten est inséparable de celle du service capitulé valaisan. Dès 1522 apparaît au service de la France une compagnie franche composée de 300 Valaisans commandés par Antoine de Courten, mais c'est à partir de 1624, lorsque la République du Valais autorisa la levée de cinq compagnies pour le service de France, que la présence de la famille de Courten ne cessa de s'imposer au sein du service étranger. L'une d'elles était commandée par Etienne de Courten, gendre du commandant en chef, Angelin de Preux<sup>20</sup>. Jean François de Courten fut à la tête d'une demi-compagnie en 1639, dans le régiment commandé par le colonel Jacques d'Estavayer, de Soleure. En fait, c'est en 1689 que l'influence de la famille de Courten atteint son apogée, lorsque l'ambassadeur de France auprès des cantons suisses, Michel Amelot, négocia avec le Valais la levée d'un régiment de douze compagnies de 200 hommes chacune<sup>21</sup>, qui fut confiée, le 6 février 1690, à Jean Etienne de Courten. Ce régiment, qui porta le nom de Courten, servit loyalement le roi de France en combattant sur tous les champs de bataille d'Europe jusqu'à son licenciement, par ordre de l'Assemblée Législative, à Valenciennes le

<sup>15</sup> AEV (Archives de l'Etat du Valais), Service étranger (SE), 37, fol. 254.

<sup>16</sup> SCHALBETTER, *op. cit.*, p. 351. Précisons, toutefois, qu'il ne faut pas exagérer l'importance de Bailen dans l'histoire du mercenariat suisse. Cette bataille n'en fut qu'un épisode malheureux et les Suisses «ne déméritèrent pas», même s'ils s'y trouvèrent dans les deux camps opposés. Voir sur la bataille de Bailen, l'article complet de Louiselle de RIEDMATTEN, «Les régiments Suisses et la bataille de Baylen. 19 juillet 1808», dans *Vallesia*, t. 51, 1996, pp. 163-216.

<sup>17</sup> Voir, dans le tableau de services, les nombreuses décorations de l'ordre de Saint-Louis accordées aux Courten. De plus, le troisième fils du grand bailli Eugène, Ignace Antoine Pancrace, reçut, en 1769, du roi Louis XV, le titre de comte, transmissible à toute sa descendance masculine (lettres enregistrées à Colmar, le 18 août 1775) et actuellement encore porté par les branches valaisannes, italiennes et bava- roises de la famille. COURTEN, *op. cit.*, p. 71.

<sup>18</sup> «Mit seinem Vater trieb Anton einträgliche Handelsgeschäfte über den Simpelberg und kam so oft in Beziehung mit den Leuten des mailändischen Gebietes». Hans Anton von ROTEN, *Die Landeshauptmänner von Wallis: 1377-1798*, Brig, 1991, p. 30.

<sup>19</sup> VON ROTEN, *op. cit.*, pp. 30, 375, 429.

<sup>20</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 103.

<sup>21</sup> Voir le texte de la commission dans COURTEN, *op. cit.*, pp. 106-107.

10 septembre 1792. Il était alors commandé par le colonel Jean Antoine Adrien de Courten, qui avait sous ses ordres son cousin, le lieutenant-colonel Joseph Hyacinthe Elie de Courten.

Ce sont ces deux officiers ayant dépassé la soixantaine<sup>22</sup>, qui, associés au capitaine de grenadiers Charles de Preux<sup>23</sup>, fils d'un officier tué à la bataille de Fontenoy, furent chargés de la levée du régiment pour le service d'Espagne, après la signature de la capitulation du 8 octobre 1795.

## 2. Les Courten au service d'Espagne

Pour mieux saisir les liens de parenté entre les différents membres ayant servi l'Espagne, nous avons dressé un arbre généalogique très simplifié de la famille de Courten, que nous avons divisé, pour plus de commodité, en trois tableaux. Sur les quarante-deux individus qui y sont répertoriés avec notice individuelle, on constate que trente-cinq partirent servir des puissances étrangères, ce qui montre à quel point le service étranger joua un rôle important dans la vie de cette famille. Elle est sans conteste la famille valaisanne ayant fourni le plus de militaires au service capitulé, avec les Kalbermatten, les Preux, les Riedmatten, ou, dans une moindre mesure, les Torrenté. Cette primauté, qui s'exerça surtout en faveur de la France, s'explique facilement par l'existence d'un régiment portant leur nom qui fut, logiquement, toujours commandé par l'un des leurs<sup>24</sup>.

Nous avons, en second lieu, établi la liste de tous les membres de la famille de Courten ayant servi la monarchie espagnole. Pour plus de facilité, nous les regroupons dans l'ordre d'ancienneté de leur naissance au sein d'un tableau indiquant les principaux grades et décorations qu'ils obtinrent, en nous servant de la section «Service Etranger» des Archives de l'Etat du Valais, des listes établies par Eugène de Courten dans l'ouvrage consacré à l'histoire de sa famille, des recherches de Schalbetter, ainsi que des archives espagnoles, notamment celles de l'Archivo general de Simancas<sup>25</sup>. Les dates de baptême et de décès surmontées d'un astérisque sont tirées des registres paroissiaux conservés aux Archives du Valais et, pour Juan Amador, de ceux des archives départementales du Nord de la France; les autres, de l'histoire des Courten. Cet ouvrage fait, en grande partie, office de source pour les naissances et les décès, car les registres de la paroisse de Sierre, berceau de la famille au XVIII<sup>e</sup> siècle, comportent de nombreuses lacunes<sup>26</sup>.

Si la tradition du service de France, qui avait commencé avant même la création du régiment de Courten, fut l'une des caractéristiques principales de l'histoire de cette famille, il n'en fut pas tout à fait de même du service d'Espagne, puisque ce sont le hasard, puis l'évolution imprévisible des événements révolutionnaires, nous l'avons vu, qui poussèrent les Courten à servir l'Espagne. Le licenciement du

<sup>22</sup> Jean Antoine Adrien avait, à quelques jours près, 70 ans, Joseph Hyacinthe Elie, 62. Quant à Charles de Preux, il avait 58 ans. Pierre Bioley tire argument de ces âges élevés pour «expliquer un certain laisser-aller qui apparaît plus tard dans les correspondances officielles». BIOLEY, *op. cit.*, p. 128.

<sup>23</sup> Sur sa carrière, voir Janine FAYARD DUCHÊNE, *Les origines de la population de Sion à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Bourgeois, habitants et tolérés*. Sion, 1994, p. 179.

<sup>24</sup> Jean Etienne (1690-1723); François Melchior (1723-1724); le comte Pierre (1724-1744); le comte Maurice (1744-1766); le comte Pancrace (1766-1790); Jean Antoine Adrien (1790-1792). Sur les onze lieutenants-colonels recensés de 1690 à 1792, quatre seulement n'appartenaient pas à la famille de Courten et sur les douze majors, cinq étaient dans ce cas. COURTEN, *op. cit.*, p. 210.

<sup>25</sup> Abrégé en AGS.

<sup>26</sup> Notamment entre 1692 et 1715 pour les baptêmes. Rien entre 1640 et 1850 pour les décès.

régiment de Courten à Valenciennes, le 10 septembre 1792, joua un rôle capital dans l'intérêt de la famille pour le service espagnol. Neuf d'entre eux se décidèrent à servir les Bourbons d'Espagne, parce qu'ils s'étaient retrouvés licenciés par la Révolution française. C'est ainsi que le 1<sup>er</sup> juillet 1803, parmi les quarante et un officiers (du grade de lieutenant à celui de colonel) valaisans servant l'Espagne, on recensait sept Courten (le colonel Elie, le major Marc, les capitaines Alphonse, Eugène, Ferdinand, Maurice, le lieutenant Elie)<sup>27</sup>. L'*Etat de messieurs les officiers du régiment suisse valaisan de Courten*, établi le 18 février 1804, comprenait, en outre, le sous-lieutenant Joseph Marie<sup>28</sup>.

Toutefois, malgré leur histoire différente, les services de France et d'Espagne eurent les mêmes conséquences dans un autre domaine : ils entraînèrent l'installation momentanée, voire définitive, à l'étranger de plusieurs branches de cette famille. En France se fixèrent les branches dites de Paris (issue d'Etienne III, l'un des fils d'Etienne II et de Christine de Preux<sup>29</sup>), et de Valenciennes (descendant de Jean Hildebrand, fils de Jean François et d'Anne Catherine de Montheys<sup>30</sup>). Les Courten possédèrent jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle un château en Lorraine, à Bazoncourt (départ. Moselle). Qu'en a-t-il été en Espagne ? Si un seul rameau des Courten est qualifié de branche dite d'Espagne, en fait deux autres rameaux s'installèrent plus ou moins longtemps dans ce pays, ceux issus d'Etienne Ignace Antoine (1709-1754) et de Joseph Hyacinthe Elie (1733-1827).

Etienne Ignace Antoine avait commencé sa carrière militaire, comme la plupart des membres de sa famille dans le régiment de Courten au service de France, où il resta dix-huit ans. Pendant la guerre de succession de Pologne, il participa, en 1734, dans le cadre de l'engagement de son régiment, aux attaques contre l'Autriche à Trèves et à Trarbach<sup>31</sup>. Huit ans plus tard, n'ayant plus d'espoir d'obtenir une compagnie, il décida d'abandonner le régiment de Courten et de s'engager dans le régiment d'infanterie que le baron de Reding, de Schwyz, leva pour le service d'Espagne, parce que le baron lui offrait la possibilité d'avoir une compagnie<sup>32</sup>. C'est ainsi qu'au cours de la guerre de succession d'Autriche, on retrouve notre homme dans le corps d'armée commandé par l'infant d'Espagne, Don Philippe, venu aider les troupes françaises à attaquer la région de Gênes en 1744-1745 et envahir le Piémont, dont l'arrière-pays niçois<sup>33</sup>.

A sa mort survenue en Aragon, à Monzon en 1754, son second fils, Marie Arnold – qu'il avait désigné pour lui succéder au service espagnol –, n'ayant que onze ans, la compagnie passa à l'un de ses cousins par alliance, Nicolas de Bompré, petit-fils par sa mère, Marie Madeleine de Courten, de Jean Hildebrand, auteur de la branche de Valenciennes. Ce n'est qu'en 1768, après un arrangement financier, que Marie Arnold en prit possession<sup>34</sup>. Ce dernier fit toute sa carrière en Espagne. En 1784, il épousa à Madrid Doña Maria Manuela Josefa Antonia, fille de Don Rodrigo O'Farrill<sup>35</sup>, qui appartenait, elle aussi, à une famille d'étrangers au service de l'Espagne. L'un d'eux, le général Gonzalo, fils de Juan José

<sup>27</sup> AEV, SE, 6/3/6. C'est la famille la mieux représentée, devant les Preux (six officiers).

<sup>28</sup> AEV, M (Médiation), 58, fol. 207.

<sup>29</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 60.

<sup>30</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 50.

<sup>31</sup> Jérôme BODIN, *Les Suisses au service de la France de Louis XI à la Légion étrangère*, Paris, 1988, p. 359.

<sup>32</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 182.

<sup>33</sup> MAY DE ROMAINMÔTIER, *op. cit.*, t. 7, p. 239.

<sup>34</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 183.

<sup>35</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 36.



O'Farrill, fut nommé par Ferdinand VII ministre de la Guerre et président du Conseil des ministres en 1808<sup>36</sup>. Marie Arnold s'éteignit à Zamora, sans laisser de descendance.

Le second rameau installé en Espagne est celui de Joseph Hyacinthe Elie. Cadet, puis sous-lieutenant au régiment de Courten, il était ensuite passé au régiment français de Bouillon, qui servit en Allemagne pendant la guerre de Sept Ans. Réformé en 1763, après le traité de Paris, il reprit du service, deux mois plus tard, au régiment de Courten en tant que major<sup>37</sup>. Licencié le 10 septembre 1792, il aida Jean Antoine Adrien de Courten et Charles de Preux à mettre sur pied le régiment valaisan au service de l'Espagne en 1795. Il en devint lieutenant-colonel et en obtint le commandement en 1802, après la retraite de Jean Antoine Adrien. Il ne resta que deux ans à la tête du régiment. Il n'était plus en fonctions au début de l'année 1804, mais sa démission ne fut acceptée que le 28 mars 1805<sup>38</sup>. Deux de ses fils, nés de son mariage avec Marie Josèphe Julie Reine de Lovina, suivirent ses traces et se mirent au service de l'Espagne: Marie Joseph Antoine Elie et Marie Joseph Elie Eugène (1783-1859)<sup>39</sup>.

Le régiment valaisan qui était passé, à la retraite de leur père, en 1805, sous le commandement de Charles de Preux, fut incorporé à l'armée espagnole de Joseph Bonaparte. C'est ainsi que Marie Joseph Elie Eugène se retrouva, avec son cousin Joseph Maurice Eugène Alphonse, sous le commandement du général Dupont à la bataille de Bailen, le 19 juillet 1808, dans le camp opposé à celui de leur parent, Jean Louis François Antoine – dont nous évoquerons la carrière plus loin –, qui se trouvait sous les ordres du général Castaños.

Très vite, Marie Joseph Elie Eugène quitta l'armée française et se mit au service de Ferdinand VII. Il poursuivit sa carrière militaire sous la bannière de ce monarque et prit sa retraite en 1829. Toutefois, il ne se maria pas en Espagne, à la différence de son frère Marie Joseph Antoine Elie; ce dernier épousa, en 1800, à Palma de Majorque – où le régiment de Courten levé en 1795 par son père était en garnison –, Doña Maria Teresa Lucia Boys de Berard y Sola. Celle-ci mourut peu après la naissance de leur fils Joseph Elie Marie. C'est la raison pour laquelle le jeune enfant fut envoyé aussitôt en Valais pour y être élevé par sa famille paternelle, alors que son père, resté dans l'armée espagnole, se remariait à Barcelone avec Doña Ángela Celada. Joseph Elie Marie suivit les traces de son père en entrant au service du roi d'Espagne, mais, après sa démission en 1832, il revint en Valais, où il entama une carrière politique, avant de mourir, en 1863, préfet du district de Sierre<sup>40</sup>.

Si l'une des branches partiellement hispanisées s'éteignit en Espagne, l'autre avait retrouvé le chemin du Valais, où elle disparut, elle aussi, sans laisser de descendance.

<sup>36</sup> D'origine irlandaise, né à la Havane en 1754, Gonzalo O'Farrill y Herrera servit dans l'armée française, avant d'entrer au service de Ferdinand VII. Il commit l'erreur de reconnaître Joseph Bonaparte comme roi d'Espagne. En 1813, il dut s'expatrier, comme tant de partisans des Français (*afrancesados*) et mourut à Paris en 1831. Voir OZANAM, *op. cit.*, pp. 371-372. Nous ignorons quels sont ses liens de parenté précis avec l'épouse de Marie Arnold.

<sup>37</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 178.

<sup>38</sup> SCHALBETTER, *op. cit.*, p. 308.

<sup>39</sup> COURTEN, *op. cit.*, pp. 89-90.

<sup>40</sup> Député au Grand Conseil (1847-1863), il fut président de Sierre (1848-1850), conseiller aux Etats (1853-1855). Voir Jean-Marc BINER, « Autorités valaisannes 1848-1977-79 », dans *Vallesia*, t. 18, 1982, p. 279.

### 3. Juan Amador et la branche espagnole des Courten

Nous nous intéresserons maintenant plus particulièrement à la branche dite «espagnole», qui fut au service de l'Espagne, de père en fils, pendant quatre générations, parce qu'elle est assez mal connue, aussi bien des Valaisans que des Espagnols, ce qui a entraîné, à son propos, quelques erreurs que nous voudrions tenter de rectifier.

La branche est issue d'Amand, quatrième fils de Jean François de Courten et d'Anne Catherine de Montheys. Ce furent les hasards du service de France qui conduisirent ce dernier à Dunkerque où il rencontra sa femme, Anne, fille d'un marchand anglais, François Herreford<sup>41</sup>. La famille Herreford était implantée depuis de nombreuses années dans ce port du nord de la France, qui avait été sous domination anglaise de 1653 à 1662<sup>42</sup>. Le mariage fut célébré, le 28 septembre 1692, en présence du lieutenant général de l'Amirauté, du chevalier de la Borie, major de la ville, et de la mère de la jeune fille, Françoise Debrauwer<sup>43</sup>. Le couple eut quatre fils, dont les trois parvenus à l'âge adulte devinrent militaires. Le plus jeune, Amand Achille, entra dans l'armée française au régiment de Saint-Germain, alors que les deux autres – l'aîné, Jean Roger (dit Jean Etienne<sup>44</sup> Amand, dans l'histoire de la famille de Courten, et Juan Amador, dans les documents espagnols), et le second, Charles-Marie –, commencèrent leur carrière au régiment de Courten<sup>45</sup>, comme ce fut le cas pour de très nombreuses générations de Courten.

Jean avait été baptisé à Dunkerque, le 13 novembre 1696<sup>46</sup>, le lendemain de sa naissance<sup>47</sup>. Il reçut alors les prénoms de Jean Roger, dont le second lui venait de son parrain, Roger Herreford, son oncle, sans doute. Le remplacement de ce prénom, inusité dans la famille de Courten, par celui d'Amand ne doit pas nous étonner. Les fils reprenaient souvent le prénom de leur père, par piété filiale, pour honorer leur mémoire, ce qui avait, par ailleurs, l'avantage de faciliter l'identification de leur branche par les autres membres de la famille<sup>48</sup>. Son père mourut en 1702 à la bataille de Vanloo, au début de la guerre de Succession d'Espagne. Son

<sup>41</sup> «Die vigesima septima junii anni millesimi sexcentissimi octogesimi quinti sepelivi in Ecclesia in capella Sanctae Annae Franciscum Herrefort mercatorem anglum, in Anglia defunctum decima ejusdem mensis». François Herreford mourut au cours de l'un de ses voyages en Angleterre, le 10 juin 1685; il fut enterré, le 27 du même mois, à Dunkerque, où reposait l'un de ses jeunes enfants, enseveli le 30 septembre 1682. A. D. N. (Archives Départementales du Nord), J 458/56. Dans ces deux actes, notre homme est qualifié de «mercator anglus». Nous ne pouvons dire s'il était «consul» d'Angleterre, comme le mentionne l'histoire de la famille de Courten. COURTEN, *op. cit.*, p. 47.

<sup>42</sup> Léon MIROT, *Manuel de géographie historique de la France*, Paris, 1948, t. I, p. 251. La ville, cédée aux Anglais pendant la Fronde, leur fut rachetée neuf ans plus tard pour 4 millions de livres.

<sup>43</sup> A. D. N., J 458/40, fol. 56.

<sup>44</sup> On ne sait d'où lui vient ce prénom d'Etienne, mentionné par Eugène de Courten. Cette attribution pourrait expliquer les erreurs à propos de sa carrière. Il y aurait eu alors confusion à ce propos avec celle d'un autre Courten, portant réellement le prénom d'Etienne.

<sup>45</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 47.

<sup>46</sup> Il n'est donc pas né en 1695, comme le note l'histoire des Courten. COURTEN, *op. cit.*, p. 48. Eugène de Courten avait vraisemblablement déduit l'âge de Juan Amador de ses états de services et s'était trompé de peu! C'est peut-être le fait qu'il fût né à Dunkerque qui l'a fait considérer, par erreur, comme français. Voir l'ouvrage collectif d'Horacio CAPEL, Joan Eugeni SANCHEZ et Omar MONCADA, *De Palas a Minerva. La formación científica y estructura institucional de los ingenieros militares en el siglo XVIII*, Barcelone-Madrid, 1988, p. 323.

<sup>47</sup> A. D. N., J 458/14, fol. 136 v°. Dans cet acte, les prénoms de sa mère sont Anne Josiane, et non Anne Judith, comme l'a écrit Eugène de Courten (COURTEN, *op. cit.*, p. 47).

<sup>48</sup> FAYARD DUCHÊNE, *Les origines de la population de Sion*, *op. cit.*, p. 107.



oncle, Jean Etienne de Courten, le fit venir à Paris pour y faire ses études<sup>49</sup>. Pour une raison non précisée dans le mémoire de Coupigny, d'après lequel les Courten ont reconstitué l'histoire de cette branche de leur famille, Jean, qui était entré dans le régiment de Courten comme enseigne en 1709, puis y était devenu lieutenant en 1714, passa au service de l'Espagne en 1719<sup>50</sup>.

A partir de cette date, la carrière espagnole de notre homme, telle qu'elle est relatée dans l'histoire des Courten, ne correspond pas à la réalité des documents des archives de Simancas, comme on peut le constater d'après la thèse de Madame Martine Galland-Séguéla, soutenue à Paris en septembre 2003<sup>51</sup>, ainsi que d'après le fichier prosopographique des élites espagnoles du XVIII<sup>e</sup> siècle, actuellement géré par Jean-Pierre Dedieu<sup>52</sup>.

L'ouvrage publié à Metz par la branche française des Courten passe, en effet, complètement sous silence la carrière «américaine» de Jean Etienne Amand, *alias* Juan Amador. Mais si les renseignements sur Juan Amador sont vagues dans la bibliographie d'origine valaisanne, la situation n'est guère meilleure dans les publications espagnoles faites dans les années quatre-vingt du siècle dernier. Par exemple, le répertoire des ingénieurs espagnols (*Los ingenieros militares, siglo XVIII. Repertorio biográfico e inventario de su labor científica y espacial*), publié à Barcelone en 1983, sous la direction d'Horacio Capel<sup>53</sup>, distingue, à tort, deux personnages dans la carrière d'un seul<sup>54</sup>. En fait, la notice d'«Armando Courten y González» est à supprimer<sup>55</sup>, car les dates de naissance et de décès indiquées pour ce personnage sont, en réalité, celles de «Juan Amador Courten», pour lequel le répertoire, à l'inverse, ne précise ni date de naissance, ni date de décès ! Essayons de nous approcher le plus possible de la vérité grâce aux archives espagnoles.

Avant de décrire la carrière de notre homme, tentons de savoir pourquoi, en 1719, Juan Amador abandonna le service de France pour celui d'Espagne et choisit d'entrer dans le corps d'élite des ingénieurs militaires.

Au cours de la guerre de Succession d'Espagne, le roi Philippe V avait pris conscience de l'importance de ce corps d'armée, dont il avait confié la réforme, dès 1710, à l'ingénieur d'origine flamande Georges Prosper Verboom. C'est une

<sup>49</sup> Dans une lettre écrite de Paris le 12 novembre 1718 par M. Rameau, ancien attaché d'ambassade de France en Espagne, à François Melchior de Courten, au château de Sérans, on apprend «que Jean Etienne Amand, ayant perdu son père très jeune, avait été placé, par son oncle Jean-Etienne, au collège des Quatre-Nations, à Paris, où il avait acquis une solide instruction». COURTEN, *op. cit.*, p. 176.

<sup>50</sup> *Ibidem*.

<sup>51</sup> *Les ingénieurs militaires espagnols de 1710 à 1803 : étude prosopographique et sociale d'un corps d'élite*, thèse soutenue le 27 septembre 2003 à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, sous la direction de Bernard Vincent. Nous voudrions remercier très vivement ici Martine Galland-Séguéla, pour nous avoir communiqué un exemplaire dactylographié de sa thèse, non encore publiée.

<sup>52</sup> Notre gratitude va aussi à Jean-Pierre Dedieu, qui nous a transmis les données relatives aux Courten, qui figurent dans le fichier prosopographique des élites espagnoles du XVIII<sup>e</sup> siècle, basé à la Maison des Pays Ibériques, à Bordeaux. Voir note 1.

<sup>53</sup> Ce répertoire est l'œuvre d'une équipe. Sont associés à Horacio Capel, L. Garcia-Lanceta ; O. Moncada ; F. Olivé ; A. Rodríguez ; J. E. Sánchez et R. Tello.

<sup>54</sup> Voir p. 128.

<sup>55</sup> Nous avons cherché d'où pouvait venir l'erreur. Cette notice, qui semble tirée de l'*Encyclopedia universal ilustrada europeo-americana*, éditée par Espasa Calpe, paraît inspirée du résumé des services militaires de Jean Etienne Amand, publié, en 1885, par la famille de Courten, mais le *Repertorio* les attribue à un personnage qui ne peut avoir existé. Il ne pourrait s'agir que d'un fils de Juan Amador, puisqu'il est appelé «Courten y González», mais ce personnage ne peut, en aucun cas, être né en 1695, comme le prétend cette notice !

institution renouvelée qui sortit de la Royale Ordonnance (*Real Ordenanza y instrucción para los ingenieros*) promulguée le 4 juillet 1718. Verboom y définissait les missions de ce corps de façon claire et ambitieuse. Il est patent que Philippe V attendait beaucoup de ces techniciens, dont les compétences scientifiques devaient être élevées : « Les ingénieurs militaires devaient contribuer à l'effort de progrès et de développement de l'Espagne en accomplissant deux tâches essentielles : établir des cartes détaillées pour chaque ville et chaque province du royaume, en s'attachant à la description de la qualité des routes et ponts ; développer, une fois cet état des lieux établi, les infrastructures permettant d'engager le renouveau du pays. »<sup>56</sup>

Sans aucun doute, la « solide instruction » que Juan Amador avait reçue à Paris était un atout précieux pour entrer dans ce corps, car les autorités espagnoles voulaient privilégier les compétences avant tout<sup>57</sup>. L'histoire des Courten précise qu'il a obtenu ce poste grâce à la protection du ministre Alberoni. C'est sans doute exact, mais s'il a été recruté dans ce corps, c'est qu'il en avait les compétences, notamment le niveau mathématique. On peut tout de même se demander comment il avait eu l'idée de prétendre à cette fonction. N'oublions pas que les Helvètes ne semblent pas avoir été tentés par cette approche technique de la carrière militaire.

Juan Amador est, en effet, le seul ingénieur d'origine helvétique recruté à l'époque de Verboom, c'est-à-dire entre 1710 et 1744, alors même que les ingénieurs d'origine étrangère (Français, Flamands, Italiens principalement) sont près de trois fois plus nombreux que ceux d'origine espagnole. Permettons-nous une hypothèse, lorsqu'on remarque que Courten n'est pas le seul officier de l'armée française à être passé au service de l'Espagne en cette année 1719. Nous retiendrons le cas de Charles de Robelin. Maréchal de camp depuis 1710, il prit le parti, en avril 1719, de devenir ingénieur en Espagne au moment même où son pays d'origine, la France, entrait en guerre contre le roi d'Espagne<sup>58</sup>. Or, il se trouve que les familles Robelin et Courten devaient se connaître, car le père de Charles de Robelin, Jacques, avait été entrepreneur des travaux du port de Dunkerque en 1688, ville d'origine de la mère de notre homme, où la famille résidait alors. Est-ce seulement une pure coïncidence, sans conséquences pour notre propos ? Ou

<sup>56</sup> GALLAND-SEGUELA, *op. cit.*, p. 44.

<sup>57</sup> « Verboom, dans son projet de règlement, ne désirait prendre en considération - du moins en théorie - ni l'ancienneté, ni le jeu des relations dans la carrière de ses hommes. Mérite et capacité étaient les clefs de voûte de la reconnaissance des meilleurs parmi l'ensemble du corps. L'avancement pour Verboom devait être synonyme de compétence. Ce système de revalorisation des promotions et recrutements donnait au corps des ingénieurs une allure de réformateur dans le monde militaire. En fait, tous les réformateurs militaires du XVIII<sup>e</sup> siècle rêvaient de sortir de l'engrenage selon lequel l'avancement était lié à un cercle de relations, pour arriver à une armée où les chefs seraient des hommes méritants et compétents ». GALLAND-SEGUELA, *op. cit.*, p. 39.

<sup>58</sup> GALLAND-SEGUELA, *op. cit.* p. 52. Sur la situation politique internationale en 1719, voir Pierre MURET, *La prépondérance anglaise (1715-1763)*, Paris, 1949, pp. 96-103 (Peuples et Civilisations, t. 11, collection publiée sous la direction d'Halphen et Sagnac). Six ans seulement après la conclusion de la paix d'Utrecht, qui avait assuré le trône d'Espagne au petit-fils de Louis XIV, Philippe V, et consacré la suprématie de l'Angleterre sur la France, le Régent Philippe d'Orléans, pour des raisons personnelles (appelées le « secret du Régent »), avec l'aide de son ministre Dubois, n'hésita pas à s'allier à l'Angleterre. Contre l'opinion publique, et notamment celle des militaires, il alla même jusqu'à déclarer la guerre à l'Espagne, le 8 janvier 1719. Pour faire la paix, les alliés de fraîche date imposèrent à Philippe V, en décembre 1719, le renvoi de son ministre Alberoni. Ce renversement des alliances et cette situation diplomatique particulière, floue et ambiguë, où les ambitions du Régent ne correspondaient pas forcément à l'intérêt du royaume, expliquent peut-être le besoin de changer de camp chez certains officiers. La possibilité d'incorporer un corps d'élite, nouvellement créé, et qui était reconnu comme appartenant de plein droit à l'armée avec double carrière, a pu être une autre raison attrayante du service espagnol.

bien Charles de Robelin a-t-il pensé, justement parce qu'il le connaissait, que le jeune Courten pourrait être une bonne recrue pour le corps des ingénieurs ?

Juan Amador fut nommé ingénieur ordinaire le 10 janvier 1725, avec le grade de lieutenant<sup>59</sup> ; en 1728, il se trouvait en poste en Catalogne<sup>60</sup>. Le 16 août 1730, il reçut sa patente d'ingénieur en second, avec grade de capitaine<sup>61</sup> et fut inscrit le 20 octobre 1730 au rôle de la Direction générale du Trésor, enregistrement indispensable pour toucher sa solde. Ce décret de nomination l'envoyait aux Indes, pour remplacer l'ingénieur Mienson, un Flamand, proche de Verboom, le «père fondateur» du corps d'élite des ingénieurs<sup>62</sup>.

Voici le texte du décret: «Moi, le Roi. Le marquis de Castelfuerte, par mon autorité vice-roi, gouverneur et capitaine général du royaume du Pérou et président de mon audience de Lima, m'ayant informé, en diverses occasions, du manque d'ingénieurs dans ce royaume et de la mort de l'ingénieur Don Alberto Mienson qui y résidait, j'ai décidé, sur la proposition de l'ingénieur général, le marquis de Verboom, que, pour la direction des travaux et des réparations qu'il convient d'exécuter au sein des forteresses du Préside de Callao et pour une mission au Chili, afin d'y faire une reconnaissance des forteresses et des châteaux, l'ingénieur ordinaire Don Juan Amador Courten, aille servir ce royaume pour y diriger les travaux et les réparations des forteresses dudit Préside de Callao ainsi que ceux de toutes les autres de cette province ... en compagnie de l'ingénieur ordinaire Don Juan Gayangos Lascari, que j'envoie servir ce royaume... Au bout de cinq ans, il sera muté et reviendra en Espagne. Je lui concède l'emploi d'ingénieur en second de mes armées et places fortes, avec le grade de capitaine d'infanterie et le solde de 1500 pesos par an.»<sup>63</sup>

Ainsi, cinq ans après son entrée dans le corps avec le grade d'ingénieur ordinaire (*ingeniero ordinario o en tercero*) Juan Amador devenait l'un des vingt ingénieurs en second de l'empire hispanique, au sein d'une institution comprenant, à l'époque, environ cent trente techniciens<sup>64</sup>. Il convient de noter que cette nomina-

<sup>59</sup> AGS, GM, leg. (legajo) 2991.

<sup>60</sup> *Estado de los ingenieros que sirven S. M. en España y islas adjacentes con distinción del número que hay en cada provincia*. AGS, GM, leg. 2986.

<sup>61</sup> AGS, GM, leg. 2991.

<sup>62</sup> Voir CAPEL, SANCHEZ et MONCADA, *op. cit.*, pp. 21-30. Mienson fit partie de la première équipe d'ingénieurs mise sur pied par Verboom. Venu avec ce dernier en Espagne, il fut nommé ingénieur en chef et capitaine (AGS, GM, leg. 2998). Il partit au Pérou en 1721.

<sup>63</sup> «El Rey. Marques de Castelfuerte parte mi Virrey governador y Capitan general del Reino del Peru y Presidente de mi audiencia de Lima, con motibo de lo que en distintas ocasiones, me teneis representado tocante a la falta de ingenieros... que ay en ese Reino, por haver muerto el Ingeniero Don Alberto Mienson que residia en el, así para la direccion de las obras y reparos que se ande executar en las fortificaciones del Presidio del Callao, como para embiar al Reino de Chile, afin de reconocer sus fortalezas y castillos... he resuelto a proposizion del Ingeniero general Marques de Verbon (Verboom) que Don Juan Amador Courten, ingeniero ordinario, pase a servir a ese Reino, a dirigir las obras y reparos de las fortificaciones del referido Presidio del Callao y los de los demas de esa Provincia... acompañado del Ingeniero ordinario Don Juan Gayangos Lascari que he destinado para servir en el expresado reyno... y despues de cinco años se le ha de mudar para volver a España... concediendole el empleo de Ingeniero en segundo de mis exercitos y plazas, con el grado de Capitan de Infanteria, y el sueldo de 1500 pesos al año...» AGS, DGT (Dirección General del Tesoro), inv. 2, leg. 26, exp. 45.

<sup>64</sup> Au-dessus des ingénieurs ordinaires et des ingénieurs en second, on trouvait les ingénieurs en chef, puis les ingénieurs directeurs. Le corps des ingénieurs comptait aussi, au bas de l'échelle, des ingénieurs extraordinaires (dont le recrutement augmenta en temps de guerre, en fonction des besoins, notamment en 1718) et des dessinateurs. A ces deux catégories subalternes correspondaient les grades de sous-lieutenant ou de lieutenant. L'ensemble du corps connut un grand essor en quelques années. Les effectifs globaux passèrent de 82 en 1721, à 128 en 1728, pour atteindre 140 en 1740. GALLAND-SEGUELA, *op. cit.*, p. 53, 88 et p. 178.

tion le faisait passer du grade de lieutenant à celui de capitaine. Verboom avait, en effet, tenu à ce que les emplois du génie eussent une équivalence de grades dans l'infanterie, comme c'était l'apanage des artilleurs<sup>65</sup>, car les ingénieurs militaires jouaient un rôle capital dans les campagnes militaires lors des sièges et parfois s'y faisaient tuer, comme ce fut le cas pour Juan Amador. Verboom remédiait à un défaut qui handicapait le corps des ingénieurs français, car il ne possédait pas une double hiérarchie des carrières<sup>66</sup>.

La maîtrise du territoire, mission première des ingénieurs, revêtait une importance particulière en Amérique. Ils devaient, à la fois, entretenir les forteresses existantes, points stratégiques vitaux pour la défense des intérêts commerciaux de l'empire, reconnaître de nouveaux territoires pour en édifier de nouvelles, aménager l'espace urbain des villes coloniales<sup>67</sup>. C'est cette tâche que Juan Amador se vit confier en 1730.

Pour cause de maladie, il ne quitta pas immédiatement Tortosa – où son fils Jean Antoine venait de naître le 10 octobre –, pour rejoindre l'Amérique. L'ingénieur ordinaire qui devait l'aider, Juan Gayangos Lascari, n'avait pas pu se rendre à son poste, faute de bateau en partance<sup>68</sup>. C'est ainsi que la destination américaine initiale de Juan Amador fut modifiée. C'est en fait au Vénézuëla, et non au Pérou, qu'il se rendit plus d'un an après. Nous savons qu'en 1732, il œuvra aux fortifications de Puerto Cabello<sup>69</sup>, port important pour la compagnie de commerce de Caracas (*Real Compañía de Comercio de Caracas*), dont le siège métropolitain était au Guipuzcoa<sup>70</sup>. Cette place forte, située dans l'état d'Aragua, à l'ouest de Caracas, est encore actuellement le meilleur port du Vénézuëla. En outre, Juan Amador dressa une carte générale du golfe de Cumana. Il eut alors un différend avec l'un des administrateurs de la colonie et ce dernier mit à profit l'une de ses absences de Caracas pour saisir ses biens et assigner à résidence sa femme Doña Ana Antonia González, son fils et son beau-frère, l'ingénieur ordinaire Don Vicente Ignacio González<sup>71</sup>. L'affaire semble s'être réglée rapidement en sa faveur, puisque ses biens lui furent rendus.

En 1735, on le retrouve, tout naturellement, en Espagne, le passage en Amérique n'étant en général que temporaire dans la carrière des ingénieurs<sup>72</sup>. Le 16 août, il est nommé ingénieur en second en Castille<sup>73</sup>. Il travailla alors dans la province de Salamanque. Divers plans dressés par ses soins subsistent dans les

<sup>65</sup> GALLAND-SEGUELA, *op. cit.* p. 38.

<sup>66</sup> *Ibidem*.

<sup>67</sup> GALLAND-SEGUELA, *op. cit.*, pp. 153-161.

<sup>68</sup> GALLAND-SEGUELA, *op. cit.*, p. 76.

<sup>69</sup> Il ne pouvait donc pas se trouver à la prise d'Oran en 1732, comme le prétend l'histoire des Courten. COURTEN, *op. cit.*, p. 177. Voir note 44.

<sup>70</sup> GALLAND-SEGUELA, *op. cit.*, p. 257.

<sup>71</sup> Séville. AGI (Archivo General de Indias), Indiferente, leg. 1905.

<sup>72</sup> Ce séjour relativement court correspondait à l'intérêt bien compris des deux parties. D'une part, certains ingénieurs n'auraient guère apprécié de quitter l'Espagne pour s'installer de nombreuses années avec leurs familles en Amérique. D'autre part, le gouvernement espagnol n'avait pas intérêt à laisser trop longtemps en poste des techniciens très appréciés. Leurs compétences pouvaient, en effet, leur permettre de s'enrichir sur place en effectuant, par exemple, des travaux d'architecture civile pour des particuliers, au détriment de leurs tâches officielles. GALLAND-SEGUELA, *op. cit.*, p. 253.

<sup>73</sup> AGS, Existencias, leg. 3096.

archives, tels ceux de Fuentes de Oñoro<sup>74</sup>, ville frontière avec le Portugal, et de Alba de Tormes, établis en 1735, ainsi que celui, daté de 1737, de l'arsenal de Ciudad Rodrigo, dont la proximité avec la frontière portugaise en souligne l'importance. On voit à quel point la multiplicité des tâches incombant aux ingénieurs exigeait d'eux de grandes capacités d'adaptation à des lieux et à des travaux de types très différents.

Les qualités et l'activité de notre homme allaient être récompensées. En 1739, il était proposé pour une promotion<sup>75</sup> et, le 27 janvier 1740, il accédait au sommet de sa carrière par sa nomination au poste d'ingénieur en chef, avec le grade de lieutenant-colonel<sup>76</sup>. Dans l'état des services des ingénieurs en date du 1<sup>er</sup> août 1741, (*Relación de los ingenieros de que se compone el cuerpo puestos por su orden de antigüedad con expresión de sus graduaciones y de sus actuales destinos*)<sup>77</sup>, Juan Amador y figure comme ingénieur en chef ayant pour affectation l'armée en campagne. Il allait prendre contact, en tant que responsable, avec l'activité principale et originelle du génie dans l'armée, la défense des places fortes en temps de guerre et la direction des sièges, après en avoir pratiqué les volets plus récents et moins directement militaires : les relevés topographiques dans les territoires immenses et mal connus de l'Amérique, puis les problèmes d'urbanisation des villes à moderniser et à fortifier en Espagne.

C'est ainsi qu'il se retrouva, comme son cousin Etienne Ignace Antoine, dans le corps d'armée de l'infant Don Philippe venu attaquer le comté de Nice et la région de Gênes. Il devait trouver la mort au siège de Tortona, près d'Alessandria, le 9 septembre 1745, comme nous l'apprend la déclaration de veuvage de sa femme Doña Ana Antonia González, qui comptait toujours parmi les veuves du *Monte Pío* (Mont-de-piété) général de l'armée en 1761<sup>78</sup>.

Leur seul fils, Jean Antoine (appelé simplement Juan dans les textes espagnols) fit toute sa carrière au service de l'Espagne. Il commença dans le régiment d'infanterie des gardes wallonnes, comme cadet en 1742<sup>79</sup>, puis enseigne et sous-lieutenant en 1744<sup>80</sup>. Affecté à la campagne d'Italie des années 1744-1746, d'après l'histoire des Courten, il était présent au siège de Tortona, où son père trouva la mort<sup>81</sup>. On le rencontre ensuite faisant la campagne de Portugal en 1762<sup>82</sup> et recevant, le 28 décembre, le brevet d'adjudant-major. C'est en qualité de capitaine de fusiliers qu'il participa à l'expédition d'Alger en 1775, et de capitaine de grenadiers<sup>83</sup>, au blocus de Gibraltar en 1782. Il fut élevé, le 1<sup>er</sup> janvier 1783, au grade de brigadier de la garde d'infanterie wallonne<sup>84</sup> et, le 14 janvier 1789, à

<sup>74</sup> A signaler une petite erreur typographique, qui change le sens de la phrase, à la page 128 du Répertoire de Capel. Il faut lire : « Realiza con el Ing. Pedro Moreau, el plano de Fuentes de Oñoro, de Alba de Tormes » et non « de las fuentes de Oñoro ». Il s'agit du plan de Fuentes de Oñoro et de celui de Alba de Tormes, et non de celui des fontaines de Oñoro et de Alba de Tormes, car la ville de Oñoro n'existe pas, alors que celle de Fuentes de Oñoro existe !

<sup>75</sup> AGS, GM, leg. 2998.

<sup>76</sup> AGS, GM, leg. 2991.

<sup>77</sup> *Ibidem*.

<sup>78</sup> AGS, GM, leg. 4466.

<sup>79</sup> AGS, GM, leg. 14, exp. 40.

<sup>80</sup> Selon l'état des services de la famille de Courten, il devint enseigne, le 11 janvier 1744. COURTEN, *op. cit.*, p. 172.

<sup>81</sup> *Ibidem*.

<sup>82</sup> Lieutenant en second aux gardes wallonnes, le 13.08.1746 ; lieutenant en second aux grenadiers, 22.09.1754 ; lieutenant en premier, 1.02.1755 ; adjudant-major en second, 20.09.1755. *Ibidem*.

<sup>83</sup> Capitaine de fusiliers, 14.05.1768 ; capitaine de grenadiers, 23.11.1780. *Ibidem*.

<sup>84</sup> AGS, DGT, inv. 2, leg. 67.

celui de maréchal de camp<sup>85</sup>. Nommé, le 26 février 1791, commandant général par interim de la place d'Oran, avec le grade de lieutenant-général, il fut chargé de l'évacuation de la ville avec tout le matériel de l'armée. En 1793, il participa à la campagne des Pyrénées orientales<sup>86</sup>. Ses différents commandements nous sont connus : il fut à la tête d'une colonne lors des batailles de «Masdedeu» (20 mai 1793), de Perpignan (17 juillet), de Vernet-les-Bains (17 septembre), de Villalongue-dels-Monts (7 décembre) et du col de Banyuls (14 décembre)<sup>87</sup>. Le lendemain de ce dernier combat, il fut relevé de son commandement pour cause de maladie (*enfermedad*)<sup>88</sup>. Sa carrière se poursuivit ensuite sur sol espagnol. Major du régiment des gardes wallonnes, il fut nommé, le 27 février 1795<sup>89</sup>, en récompense de ses loyaux services, gouverneur et capitaine général de l'armée et du royaume d'Aragon, où il mourut le 21 décembre 1796.

De son mariage avec Doña Juana Isabel de Massenet (selon les sources espagnoles) ou Jeanne de Missonet (selon le mémoire du mari de sa petite-fille, le comte de Coupigny, auquel nous avons fait allusion plus haut<sup>90</sup>), il eut un fils, Jean Louis François Antoine (1766-1834), qui effectua toute sa carrière en Espagne. Présent à Bailen dans les rangs de l'armée royale d'Andalousie sous les ordres du général Castaños, Jean Louis François Antoine fut fait prisonnier de guerre, en juillet 1811, par les Français à Tarragone. Ramené en France, il y resta jusqu'à la chute de l'Empire. Maréchal de camp dès 1810, il fut nommé commandant et gouverneur de la province de la Manche en 1824<sup>91</sup>. Le dernier descendant mâle direct de la branche espagnole, frère de la comtesse de Coupigny, Joseph Marie Ramón Julien de Courten (1799-1870), continua la tradition familiale en devenant colonel dans l'armée espagnole<sup>92</sup>.

Le service étranger fit découvrir, dans des conditions souvent pénibles, l'Europe entière aux Valaisans et les mit parfois dans des situations tragiques à l'époque napoléonienne, notamment lors de la bataille de Bailen, le 19 juillet 1808, où trois membres de la famille de Courten étaient présents, dans des camps opposés. Au cours des violentes échauffourées sur les collines de San Cristobal et de Haza Wallona, par deux fois la rage de combattre fit oublier aux mercenaires suisses l'une des règles des capitulations militaires qui leur interdisait formellement de se battre entre eux<sup>93</sup>.

Par ailleurs, le mercenariat bouleversa l'histoire de bon nombre de familles en amenant l'installation temporaire ou définitive de certaines de leurs branches à l'étranger. Les Courten firent souche en France et en Espagne. Ils n'ont cependant pas le monopole des mariages avec des Espagnoles, dont les quatre mis en évidence par notre tableau généalogique : par exemple, en 1806 Antoine de Roten, capitaine en second, se maria avec Françoise de Guzman et François Xavier de

<sup>85</sup> AGS, DGT, inv. 2, leg. 73.

<sup>86</sup> AGS, DGT, inv. 2, leg. 75.

<sup>87</sup> Pour les campagnes dans les Pyrénées, voir le tome 2 de l'ouvrage collectif de l'Estado Mayor Central del Ejercito, *Campañas en los Pireneos a finales del siglo XVIII, 1793-1795*, publié à Madrid par le Servicio Histórico Militar, de 1949 à 1959 (4 tomes en 5 vol.).

<sup>88</sup> Cette indisposition avait, sans doute, été provoquée par une blessure reçue la veille.

<sup>89</sup> AGS, DGT, inv. 2, leg. 79.

<sup>90</sup> COURTEN, *op. cit.*, p. 48.

<sup>91</sup> COURTEN, *op. cit.*, pp. 48-49 et pp. 175-176.

<sup>92</sup> COURTEN, *op. cit.*, pp. 49 et 180-181.

<sup>93</sup> L. DE RIEDMATTEN, *op. cit.*, p. 194



Riedmatten, sous-lieutenant grenadier, épousa en 1808 la marquise de Campo Franco<sup>94</sup>.

Au total, nous avons recensé vingt membres de la famille de Courten ayant servi l'Espagne en un peu plus d'un siècle, du milieu du XVIII<sup>e</sup> au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Onze d'entre eux passèrent du service de France au service d'Espagne, dont neuf après le licenciement du régiment de Courten, le 10 septembre 1792. Au sein des neuf autres n'ayant pas servi la France, sept ne se battirent que dans les rangs des armées espagnoles ; quant aux deux derniers, le premier passa du service du Piémont à celui d'Espagne, le second, du service d'Espagne à celui du Saint-Siège.

Sept d'entre eux moururent en Espagne, souvent parce qu'ils s'y étaient mariés. Si deux rameaux de la grande famille des Courten ne se résolurent pas à s'installer définitivement dans leur pays d'adoption, la branche de Juan Amador ne pratiqua pas cette « valse-hésitation » et devint espagnole.

Entré dans le corps d'élite des ingénieurs militaires peu après la réorganisation fondamentale de Verboom en 1718, Juan Amador s'intégra rapidement dans la société espagnole. Il épousa la sœur d'un de ses collègues ingénieurs, originaire d'Estrémadure<sup>95</sup>, et sollicita l'obtention de l'habit de l'ordre de Santiago, vraisemblablement au moment de partir en Amérique<sup>96</sup>.

Recevoir l'habit de chevalier de Santiago n'est pas assimilable à se voir accorder une décoration militaire en récompense des services rendus à l'armée, telle la médaille de l'ordre de Saint-Herménégilde, fondé par Ferdinand VII en 1814, ou celle de l'ordre de Saint-Louis, établi en 1693 par Louis XIV. L'entrée dans l'ordre de Santiago constituait surtout un moyen de considération sociale, à cause des sérieuses enquêtes auxquelles l'impétrant était traditionnellement soumis. L'intérêt d'obtenir l'honneur de revêtir l'habit de chevalier de Santiago résidait dans sa signification, qu'il n'a pas perdue au XVIII<sup>e</sup> siècle : c'était une manière d'affirmer que l'on était vieux-chrétien, donc hidalgo, en un mot que l'on participait au mythe fondateur de la vieille Espagne chrétienne<sup>97</sup>. Pour un ingénieur d'origine étrangère qui partait en mission en Amérique, c'était un passeport indispensable pour mieux se faire accepter des autorités locales et de la société créole.

Le cas, certes exceptionnel, de Juan Amador qui s'avère être l'unique Valaisan ayant œuvré au XVIII<sup>e</sup> siècle à la défense des forteresses vénézuéliennes de l'empire hispanique, montre à quel point les recherches croisées à travers les diverses archives d'Europe (de Séville et Simancas à Sion, en passant par Dunkerque) peuvent s'avérer pleines d'enseignements.

<sup>94</sup> L. DE RIEDMATTEN, *op. cit.*, pp. 181-182.

<sup>95</sup> D'après Eugène de Courten, c'est le 4 février 1726, à Ciudad Rodrigo, qu'il aurait épousé l'*extremeña* Ana Antonia Gonzalez. COURTEN, *op. cit.*, p. 48.

<sup>96</sup> Le dossier de son entrée dans l'ordre de Santiago n'a pas été conservé. L'*expediente* de Santiago n°1469 portant son nom, conservé à Madrid à l'Archivo Histórico Nacional, est vide. Nous ne connaissons donc pas la date de son entrée dans l'ordre. D'après le fichier prosopographique, il est chevalier de Santiago au plus tard en 1732-1733. Est-ce à l'occasion de son entrée dans l'ordre de Santiago qu'eut lieu l'enquête sur la famille de son épouse ? Il y aurait eu, en effet, en 1729 un procès de *hidalguía*, devant la chancellerie de Valladolid, à propos des González, si l'on en croit Eugène de Courten qui précise : « La noblesse de la famille Gonzalès a été reconnue par une enquête faite à Valladolid le 13 février 1729, devant don Juan de Saavedra, grand prévost de l'audience royale, et dans laquelle sept personnes, appartenant aux premières familles de la ville, ont été entendues comme témoins ». COURTEN, *op. cit.*, p. 48.

<sup>97</sup> Janine FAYARD, *Les membres du Conseil de Castille à l'époque moderne (1621-1746)*, Genève-Paris, 1979, p. 206.

## LES COURTEN AU SERVICE D'ESPAGNE

Prénoms	Dates de baptême et de décès	Décorations	Grades au service de France	Grades au service d'Espagne	Remarques diverses et Références
Jean Roger, dit Jean Etienne Amand ou «Juan Amador»	-12.11.1696* -09.09.1745* (né à Dunkerque; mort à Tortona)	-Chevalier de l'ordre de Santiago	-Enseigne au régiment de Courten en 1709 -Lieutenant en 1714	-Ingénieur (voir carrière détaillée plus haut)	AGS, GM, leg. 2991 et 4466 Branche espagnole (n°1)
Etienne Ignace Antoine	-29.04.1709 -18.01.1754 (né à Sierre; mort à Monzon)		-Enseigne surnuméraire au régiment de Courten 21.04.1725	-Commandant de bataillon, lors de la levée d'une compagnie à la formation du régiment suisse de Reding 25.04.1742	(COURTEN, p. 182)
François Joseph Hyacinthe Eugène	-26.11.1713 -17.04.1766 (né et mort à Sierre)			-Leva une compagnie de cavalerie avec le rang de colonel en 1744	-Avait été capitaine-lieutenant au service du Piémont en 1738 -Quitta le service en 1745 (COURTEN, p. 177)
Jean Antoine Adrien	-22.10.1725* -09.03.1803 (né à Sion; mort à Sierre)	-Chevalier de Saint-Louis 07.09.1760	-Sous-lieutenant au régiment de Courten 06.02.1744 -Lieutenant 18.04.1747 -Capitaine-lieutenant 31.08.1757 -Major 20.04.1766 -Lieutenant-colonel 20.06.1767 -Commission de colonel 12.11.1770 -Brigadier 01.03.1780 -Maréchal de camp 01.01.1784 -Colonel commandant le régiment 07.03.1790 -Licencié 1792	-Colonel commandant le régiment de la nouvelle levée 01.01.1796 -Il obtint le maintien de son grade et de sa solde de maréchal de camp au service de France	-En retraite 01.06. 1801  (COURTEN, p. 173; SCHALBETTER, p. 355; AGS, DGT, inv.2, leg. 81; AGS, GM, leg. 5906)
Jean Antoine, dit Juan Antonio  (fils de Jean Roger, dit Juan Amador)	-10.10.1730 -25.12.1796 (né à Tortosa; mort près de Saragosse)			-Capitaine général de la province d'Aragon ( voir carrière détaillée plus haut)	(COURTEN, p. 48) Branche espagnole (n°2)

Joseph Hyacinthe <u>Elie</u>	-18.05.1733* -24.05.1827 (né et mort à Sierre)	-Chevalier de Saint-Louis 23.11.1775*	-Cadet au régiment de Courten 28.09.1752* -Sous-lieutenant 04.08.1754* -Lieutenant au régiment français de Bouillon 07.08.1758* -Aide-major 11.01.1760* -Brevet de capitaine 19.05.1761* -Capitaine avec compagnie 12.04.1763* -Major au régiment de Courten 16.06.1763* -Capitaine de grenadiers 20.04.1766* -Major 20.07.1767* -Commission de lieutenant-colonel 02.05.1779* -Licencié 1792	-Signataire de la capitulation du régiment valaisan -Major du nouveau régiment 09.11.1795* -Lieutenant-colonel au régiment de Courten 01.01.1796* -Colonel commandant le régiment 23.03.1802*	-Combattit pour la France en Allemagne (campagnes de Hanovre) pendant la guerre de Sept Ans -Cessa ses fonctions au service de l'Espagne dès le début de 1804 -Démission acceptée 28.03.1805*  (COURTEN, p. 178. AEV., SE, 37, fol. 250)
François Joseph <u>Marc</u>	-25.05.1741* -17.10.1822 (né à Sierre; mort à Palma de Majorque)	-Chevalier de Saint-Louis 27.03.1782	-Sous-lieutenant dans le régiment de Courten 13.06.1758 -Lieutenant de grenadiers 20.04.1766 -Capitaine de la compagnie de Preux 17.02.1771 -Capitaine de la compagnie de Lavallaz 30.05.1779 -Licencié 1792	-Major au régiment de Courten 03.01.1796	-En retraite 27.01.1806 -Se fixa, après sa retraite, à Palma de Majorque  (COURTEN, p. 181)
Marie Arnold  (fils d'Etienne Ignace Antoine)	-09.11.1743* - ? (né à Sion; mort à Zamora)			-Cadet dans le régiment suisse de Betschard 26.08.1758 -Enseigne 04.03.1762 -Sous-lieutenant 29.06.1765 -Capitaine de la compagnie (levée en 1742 par son père) : 1768	(COURTEN, p. 183)

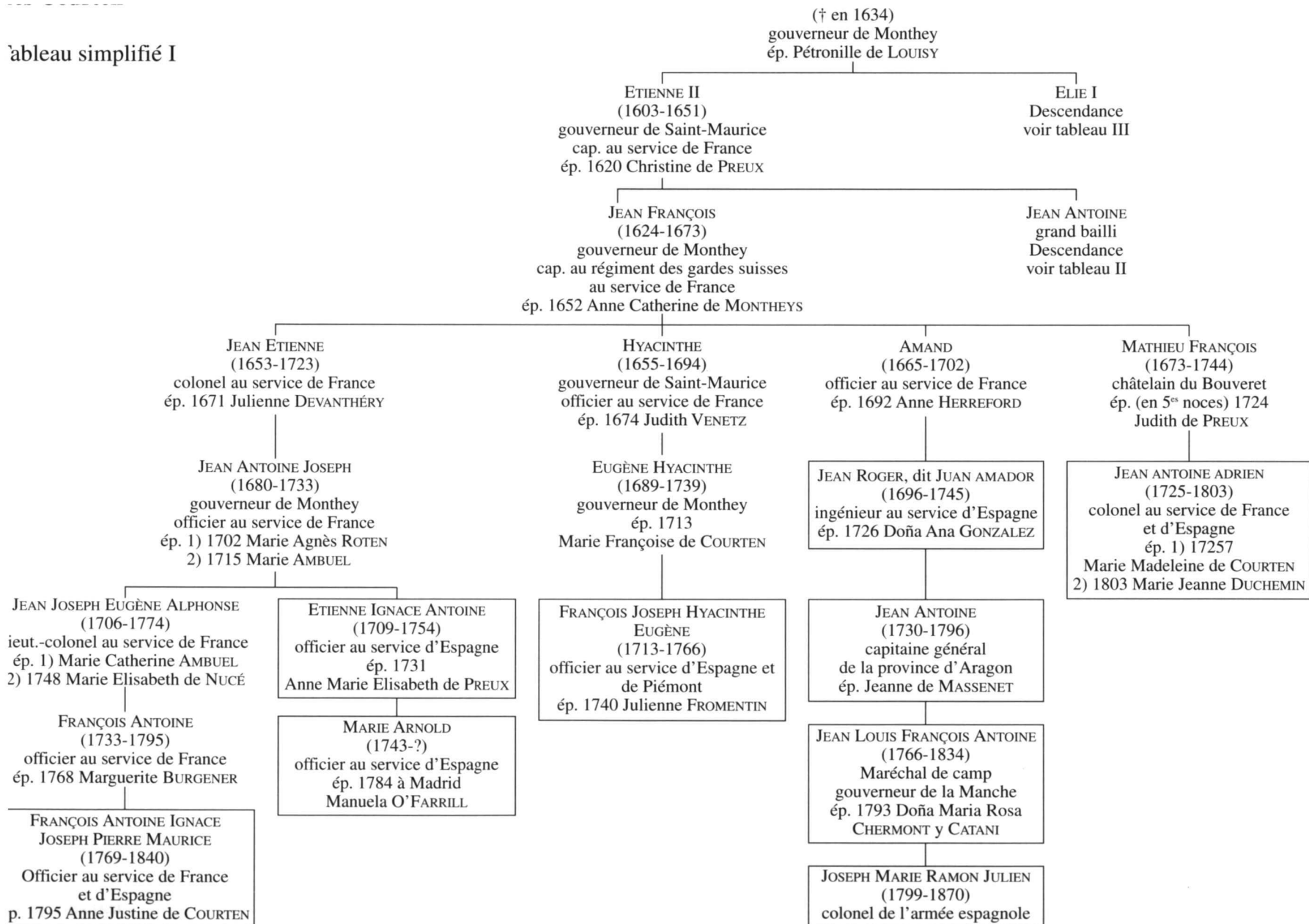
Pierre Etienne <u>Maurice</u>	-26.05.1747* -13.03.1825 (né et mort à Sierre)	-Chevalier de Saint-Louis (la nomination arriva quelques jours après sa mort)	-Cadet dans le régiment de Courten 01.05.1768* -Sous-lieutenant 05.06.1769* -Aide-major 07.08.1780* -Commission de capitaine 12.06.1785* -Licencié 1792	-Capitaine en second 11.10.1796* -Capitaine de grenadiers 22.08.1797*	-Démissionna 03.09.1804*  (COURTEN, p. 184. AEV., SE, 37, fol. 250)
Louis Alphonse <u>Ferdinand</u>  (frère du précédent)	-05.03.1750* -02.03.1822 (né et mort à Sierre)		-Cadet dans le régiment de Courten 01.04.1770* -Sous-lieutenant 17.02.1771* -Lieutenant 23.10.1783* -Licencié 1792	-Capitaine en second 22.08.1797* -Capitaine de grenadiers 10.08.1802*	-Démissionna 07.09.1804*  (COURTEN, p. 185. AEV., SE, 37, fol. 256)
Christophe <u>Eugène</u> Chrétien	-27.04.1752* -18.08.1826* (mort à Sion)		-Cadet dans le régiment de Courten 01.04.1770* -Sous-lieutenant 1773* -Aide-major 1781* -Commission de capitaine 04.07.1784* -Licencié 1792	-Capitaine en second au régiment de Courten 06.01.1796*	-Fait prisonnier en défendant la porte d'Alcala à Madrid contre les Français, le 03.12.1808* -Quatre mois de détention -Libéré sur parole, revint en Valais en 1809 (AEV., SE, 37, fol. 322)
Jean Louis François Antoine  (fils de Jean Antoine dit Juan Antonio)	-03.07.1766 -25.05.1834 (né à Barcelone; mort à Madrid)	-Grand Croix de l'ordre de Saint-Herménégilde -Médaille de la bataille de Bailen		-Cadet au régiment de Betschard 18.05.1784 -Sous-Lieutenant 13.02.1785 -Enseigne dans les gardes wallonnes 14.10.1790 -Commission de lieutenant-colonel 18.08.1791 -Commission de colonel 24.12.1793 -Brigadier 04.09.1795 -Colonel 19.11.1799 -Colonel du régiment de Cordoue 1806 -Maréchal de camp 28.10.1810	-Combattit à Bailen sous le commandement du général Castaños -Prisonnier des Français de 1811 à 1815 -Commandant la province de la Manche 1824  (COURTEN, p. 174-176) Branche espagnole (n°3)

François Antoine Joseph Ignace <u>Pierre</u> Maurice	-03.08.1769* -01.04.1840 (né à Viège; mort à Sierre)	-Chevalier de Saint-Louis 20.08.1817	-Sous-lieutenant 26.09.1785* - <i>Licencié</i> 1792 -Capitaine au 1er régiment suisse de la garde 22.07.1816 -Commission de chef de bataillon 26.06.1818	-Lieutenant 01.01.1796* -Commission de capitaine 17.09. 1797*	-Démissionna du service d' Espagne 17.12.1800* -Reprit du service en France -Démissionna 13.07.1819  (AEV., SE, 37, fol. 286 et COURTEN, p.156)
Joseph Maurice Eugène <u>Alphonse</u>	-02.05.1771* -03.05.1835 (né et mort à Sierre)	-Chevalier de Saint-Louis 27.07.1825	-Sous-lieutenant au régiment de Courten 09.02.1792* - <i>Licencié</i> 1792	-Lieutenant pour la levée du régiment de Courten -Aide-major 06.01.1796* -Commission de capitaine 27.12. 1800* -Capitaine en second 28.12. 1802 * -Capitaine quartier- maître 1804*	-Participa à la bataille de Bailen sous les ordres du général Dupont -Blessé et fait prisonnier par les Français à Madrid en décembre 1808, il retra en Valais en 1809 (COURTEN, p. 185. AEV., SE, 37, fol. 254)
Jean Joseph Louis Antoine <u>Pancrace</u> , comte de Courten	-02.01.1774* -31.10.1845 (né et mort à Sierre)	-Chevalier de Saint-Louis 02.06.1826	-Sous-lieutenant au régiment de Courten 23.10.1789 - <i>Licencié</i> 1792	-Lieutenant de grenadiers lors de la formation du régiment de Courten 02.01.1796 -Capitaine en second 17.11. 1797	-Quitta le service 13.10.1800 -Entra au service du Saint-Siège comme capitaine 05.04 1832 -Démissionna en 1833 (COURTEN, p. 186)
Joseph Antoine Pancrace <u>Christophe</u>	-25.10.1776* -12.02.1856* (né et mort à Sion)			-Sous-lieutenant	-Ne passa que quelques années au service de l'Espagne avant 1800 (COURTEN, p. 79)
Marie Joseph Antoine <u>Elie</u>  (fils de Joseph Hyacinthe <u>Elie</u> )	-17.09.1777* - ? (né à Sierre; mort à Grenade?)	-Croix de Saint- Ferdinand -Croix militaire de Fidélité de 1 <sup>ère</sup> classe		-Sous-lieutenant à la formation du régiment de Courten 07.01.1796 -Lieutenant 1801* -Aide-major 1805*	-Après la dissolution du régiment de Courten, resta au service de l'Espagne  (SCHALBETTER, p. 355 et COURTEN, p. 179)

Marie Joseph <u>Elie</u> Eugène  (fils de Joseph Hyacinthe <u>Elie</u> et frère du précédent)	-19.09.1783* -28.06.1859* (né et mort à Sierre)	-Chevalier de Saint-Herménégilde		-Cadet au régiment de Courten 01.08.1803 -Sous-lieutenant de grenadiers 01.01.1804 -Lieutenant au régiment d'Alcala 01.09.1808 -Aide-major au régiment de Cadix 18.09.1808 -Capitaine 31.07.1809 -Passa au régiment suisse de Wimpfen 06.1815 -Commission de lieutenant-colonel 09.09.1815	-Participa à la bataille de Bailen, sous les ordres du général Dupont -Passa au service de Ferdinand VII -Fait prisonnier par les Français en avril 1813 -En retraite en 1829  (SCHALBETTER , p. 355-356. COURTEN, p. 179-180).
Joseph Marie Ramon Julien  (fils de Jean Louis François Antoine)	-06.02.1799 -1870 (né à Madrid; mort à Barcelone)			-Cadet dans le second régiment d'infanterie de la garde royale -Lieutenant 08.07.1814 -Lieutenant-colonel 1824	-Retraité avec rang de colonel  (COURTEN, p. 180) Branche espagnole (n°4)
Joseph <u>Elie</u> Marie  (fils de Marie Joseph Antoine <u>Elie</u> )	-13.09.1800 -30.07.1863* (né à Palma de Majorque; mort à Sierre)			Sous-lieutenant 01.04.1823 -Officier-payeur à Barcelone -Sous-lieutenant au 1 <sup>er</sup> régiment de la garde 03.01.1825 -Lieutenant 10.06.1826	-Démissionna 25.05.1832 -Député au Grand Conseil 1847-1863 -Conseiller aux Etats 1853-1855 (COURTEN, p. 187 et BINER, p. 279)



# Tableau simplifié I



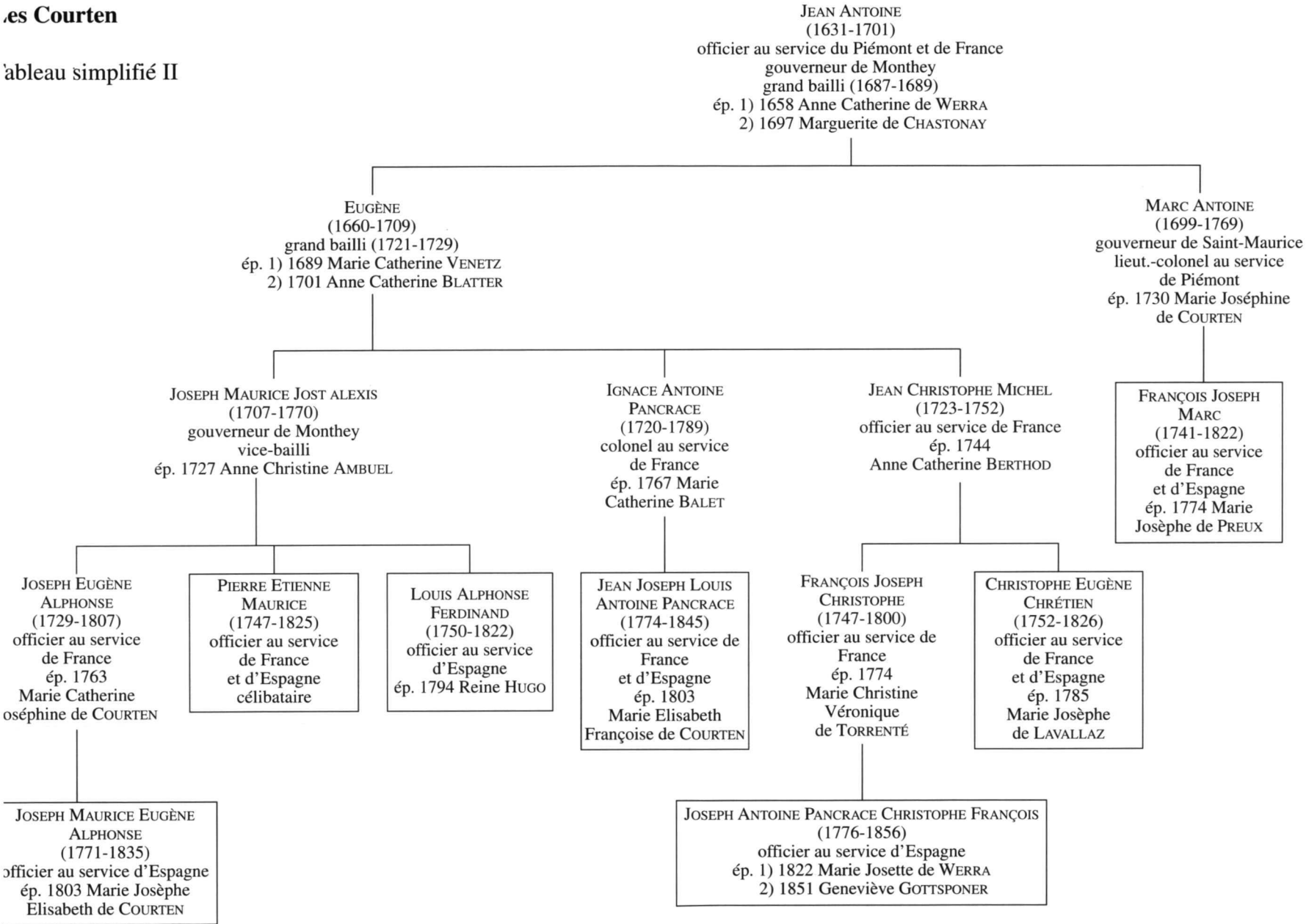


Tableau simplifié III

